

19 RENCONTRES HUMAINES. Du dissident russe au Dalai-lama

On peut réaliser un périple inoubliable en contemplant les glaciers de Patagonie, les dunes du Sahara, ou les ruines d'Angkor. Mais les plus grandes richesses du voyage résident dans les rencontres humaines. La différence culturelle se mesure surtout dans le dialogue avec autrui ; en partageant un repas, une nuit, une conversation. Evidemment on risque davantage de rencontrer des autochtones en prenant les transports en commun, en mangeant sur les marchés et en dormant en B&B qu'en passant une semaine en croisière ou au Club Med. Mais inutile de faire du stop ou du couchsurfing pour entrer en contact avec les gens. Il suffit souvent d'adopter une attitude ouverte, d'avoir la volonté de partager et communiquer. On peut sympathiser avec un guide, un serveur dans un restaurant, une femme de ménage dans un hôtel, un client dans un bar, un passager dans un train. Il faut savoir sortir un peu des sentiers battus. On a plus de chance de créer un contact naturel et désintéressé dans un quartier populaire du Caire qu'en se mêlant aux milliers de touristes qui visitent les pyramides de Gizeh, en visitant un petit village des Pouilles plutôt qu'au Colysée à Rome. Certaines rencontres sont éphémères, quelques heures à peine, puis on ne revoit jamais la personne. D'autres durent plusieurs jours. On partage des moments intenses. D'autres encore peuvent donner lieu à des amitiés qu'on entretient sur internet ou en rendant de nouveau visite aux personnes concernées.

Mon attirance pour l'international a commencé lorsque j'étais étudiant. J'entretenais des relations très fréquentes avec des amis anglais et allemands ce qui me permettait régulièrement de séjourner à Londres, Munich ou Stuttgart. Et ces amis (John, Dominic, Dagmar, Renate...), nous rendaient aussi souvent visite. Nous disposions d'un grand appartement dans le centre de Paris, plusieurs matelas pneumatiques, et pas mal de temps libre pour sortir avec les copains. Donc nos amis ne rataient pas une occasion de venir visiter la capitale de la France, très appréciée des étudiants étrangers.

En 1988, j'aide 3 Américaines à acheter des billets de train à la gare de Lyon, car l'employé ne faisait aucun effort pour les comprendre. S'ensuit un repas chez nous. Nos invitées font part de leur satisfaction d'être invitées spontanément chez des Parisiens, réputés assez revêches. Elles nous invitent à venir les voir à Boston l'été suivant. Le genre d'invitation qu'on ne refuse pas. Me voilà donc parti avec Isabelle pour 3 semaines aux USA. Un voyage superbe à découvrir la Nouvelle Angleterre, Boston, Cape Cod, Newport. Mais surtout une occasion unique de découvrir une famille américaine de l'intérieur. Leurs

habitudes de manger devant la télévision, leur passion pour le basket et le base-ball, les délicieuses soupes de praires, l'importance de la religion et de la morale. Rodney, fiancé de Kim depuis 3 ans dormait encore sur le canapé, de quoi nous surprendre car la France fait preuve de beaucoup de permissivité sur ce plan.

En 1995-96, lors de mon Tour du monde en Train, j'ai été hébergé plusieurs fois chez des membres de l'organisation pacifiste SERVAS. Chaque rencontre donnait lieu à des échanges de souvenirs, d'impressions de voyage, à des débats politiques animés. A Moscou, en Russie, j'ai passé quelques jours chez Yuri, un ex-dissident devenu chef d'entreprise. Avec sa femme, ils me racontaient comment ils imprimaient clandestinement en miniature des tracts subversifs et les glissaient dans des boîtes d'allumettes truquées. C'est leur fils, un surdoué au physique pataud, qui réussit à me coller au jeu des capitales sur le Tuvalu.

Lors de mon premier séjour en Chine, j'ai été reçu dans la famille d'un jeune étudiant que j'avais rencontré à Paris. La Chine venait juste de s'ouvrir à l'économie de marché, mais il était encore mal vu de recevoir un étranger chez soi. Ses parents m'ont fait entrer presque en cachette dans leur appartement au 12^e étage (sans ascenseur) d'une barre d'immeubles de la banlieue de Nankin. Ils étaient professeurs d'université, donc très érudits, mais très mal informés sur ce qui passait en dehors de Chine. Ils buvaient donc mes paroles comme du petit lait. Et de me raconter leur quotidien, les travers du communisme et du régime très centralisé à Pékin. Par exemple, pour réaliser des économies, le gouvernement avait décidé d'équiper de chauffage central seulement les immeubles du nord de la Chine, le fleuve Yang Tse Kiang servant de ligne de séparation. En conséquence, les habitants des quartiers nord de Nankin ont des appartements chauffés en hiver, pendant que les infortunés qui résident sur la rive sud du Yang Tsé doivent vivre bien couverts et utiliser des chauffages à huile. Il y a 20 ans, le rêve de ces professeurs d'université était de s'acheter une télé.

J'ai eu l'occasion de me rendre plusieurs fois en Nouvelle Zélande, et lors de mes passages à Auckland, je retournais toujours avec grand plaisir chez Joyce. Cette femme de 82 ans ressemblait à la reine Elizabeth. Elle avait été professeur de diction à Londres et faisait preuve d'une élégance et d'une courtoisie un peu surannée. Comment un jeune Français faisant le tour du monde sac à dos pouvait aussi bien s'entendre avec une vieille dame sortie d'un roman de Charles Dickens ? Eh bien la réponse, c'est le grand mystère des relations humaines qui explique qu'on peut avoir un feeling très fort pour une personne à qui tout vous oppose, et inversement détester une autre qui vous

ressemble beaucoup. Je lui racontais mes périples en Russie, en Afrique, dans la jungle colombienne. Elle me parlait de sa jeunesse à Londres pendant les bombardements, de sa carrière au théâtre. Moments magiques... Elle vivait en accueillant de jeunes Japonaises venues apprendre l'anglais. Son fils, Tim, un producteur de télé très boute-en-train, surnommait les jeunes Nippones « moshi moshi » (le « allo » japonais) pendant que sa mère leur apprenait l'art de servir le thé à l'anglaise.

En Ethiopie, j'ai traversé le pays pendant 3 jours en bus avec une femme à la personnalité incroyable. Après une enfance malheureuse et un mariage forcé, elle avait réussi à devenir une femme d'affaires, se déplaçant dans tout le pays pour vendre et acheter. Elle me contait la vie dans son village natal, la condition des femmes, les relations entre catholiques orthodoxes et musulmans.

Au Mali, j'ai passé plusieurs jours avec Belco entre Mopti et le pays Dogon. Un jeune original tantôt artiste, tantôt guide touristique, très volubile, à la fois serviable et bohème. J'ai découvert le pays Dogon avec lui, dans son village natal. Mais il m'a aussi raconté la guerre en cours dans son pays en 2013, les attaques des rebelles du nord, l'intervention française qui avait sauvé Mopti.

Lors de ma traversée de l'Amérique du Sud en 1996, je débutais en espagnol. Mais je m'efforçais à dialoguer le plus possible avec les gens, même si je devais mettre quelques mots d'anglais ou mimer avec les mains. Une langue vivante repose sur des connaissances, mais surtout sur la volonté de communiquer. Apprendre une langue pour pouvoir parler avec des étrangers, et rencontrer des étrangers pour pouvoir améliorer son niveau de langue. Voilà le cercle vertueux de l'apprentissage linguistique. En Bolivie, je fais la connaissance de Patricia, une étudiante à Potosi, la plus haute ville du monde à 4.000m. Avec elle, je visite les mines du Cerro Rico, et nous allons passer une journée dans un village de montagne. D'ascendance indienne, n'ayant jamais quitté sa région, Patricia fait preuve d'une grande curiosité, et nous apprenons beaucoup l'un de l'autre. Quatre jours à discuter, à se promener. Puis je reprends mon chemin, et je ne l'ai jamais revue, comme la plupart des gens rencontrés lors de mes voyages. Mais ils m'ont beaucoup appris, et je me souviens d'eux des années plus tard.

Sur le bateau de Colombie au Panama, je croise un Mexicain du nom de Jesus, qui n'avait pourtant rien de très catholique. On passe près d'une semaine ensemble au Panama et au Costa Rica. Plage, trekking, bars, boîtes de nuit. Jesus m'apprenait tous les gros mots mexicains, et je lui racontais Paris, une ville qui le fascinait.

Lors d'un safari en Ouganda, je rencontre Charles et Stéphanie, un couple de vétérinaires américains travaillant pour une ONG au Sud Soudan. Pas les Américains qui votent TRUMP, plutôt le genre intellectuel, généreux, et qui part en mission humanitaire en Afrique. Charles a été journaliste, a vécu en France, et a été marié à une Yéménite. Ils me racontent leur projet au Sud-Soudan dans un village perdu près de la frontière éthiopienne. Veiller sur le bétail, aider à l'organisation du village, et participer à tout, car ce genre d'endroit incite à la polyvalence. Vivant sous une tente et se lavant dans un seau d'eau, sans internet ni téléphone, ils s'étaient pourtant beaucoup attachés à ce village et ses habitants. Hélas, alors qu'ils retournent à Noël aux USA voir leur famille, une guerre civile éclate au Sud Soudan, mettant un terme brutal à leur mission. Je les vois encore régulièrement car ils vivaient près de chez moi en Floride, et les sujets de conversation ne manquent jamais.

Toujours aux Etats-Unis j'ai passé quelques jours à Seattle, chez un couple hors du commun. Elle, Nancy, professeur et juive. Lui, Tony, protestant, pasteur, et spécialiste...des OVNIS. Tous deux assez engagés dans de nombreuses causes pacifistes, et ayant des avis très intéressants sur de nombreux sujets. Souvent Tony partait dans un discours passionné lorsqu'il évoquait les apparitions d'extra-terrestres. Il avait d'ailleurs constitué une véritable bibliothèque sur le sujet.

Lors de mon premier voyage au Canada, mon ami Bertrand m'avait donné le contact d'un couple franco-qubécois. Bertrand m'avait dit « tu verras, ils sont très cools. Daniel est calme et Francine très volubile. ». En trois adjectifs, il avait bien résumé la situation. Daniel nous donnait des conseils et nous résolvait des problèmes pratiques, et Francine nous entretenait du Québec, du Canada, de sa famille, de leurs amis, de leurs voyages en France. Ils nous ont présenté des amis, nous ont emmené faire du vélo, du ski nautique en rivière. Nous devions passer 3 jours à Montréal, mais y sommes restés plus d'un mois, dans leur petit appartement de la rue Villeneuve-est, réduisant notre circuit Canada à la Gaspésie, et donnant ainsi la priorité aux échanges humains sur les visites touristiques. Depuis, je suis retourné 6 fois à Montréal, et à chaque fois j'ai revu Francine et Daniel avec plaisir. Ils ont prospéré, eu 3 enfants. Mais malgré le stress de leur travail et de leurs responsabilités, ils sont toujours aussi cools, Daniel toujours aussi calme, et Francine toujours aussi volubile !

De mes amis partis vivre à l'étranger, peu s'y sont installés définitivement. Parmi les exceptions, mon camarade de promo Jean-François en Finlande, marié avec Sirpa, qui avait étudié avec nous à Paris. Je vais le voir tous les 7 ans environ, et je peux voir leurs filles grandir, et mon ami s'enraciner peu à peu dans ce pays magnifique, de mer, de forêt, de lacs, qui présente un seul défaut,

son climat. Pour ma part, j'y vais seulement en été, donc je n'ai pas vu le froid. Et à chaque fois, nous allons naviguer quelques jours sur leur voilier. La dernière fois que j'y suis allé en 2015, j'étais avec Dayra qui a eu l'occasion de voir le soleil de minuit et son fils Daniel qui a pu expérimenter le sauna à 80° suivi d'un bain de mer à 10°C.

Des pays s'illustrent aussi pour leur sens de l'hospitalité. Par exemple, La Syrie. Nous avons loué une voiture mais avons quelques difficultés à lire les panneaux en arabe. A chaque fois que quelqu'un nous renseignait, il nous proposait un thé à la menthe, même dans les commissariats de police.

Au titre des rencontres-surprises, j'ai croisé une dizaine de fois des amis ou connaissances dans des endroits improbables, compte tenu que le monde compte 7 milliards d'habitants et 150 millions de km². En Islande, près d'un geyser en plein nature, je croise un ex-professeur de français du lycée de Lens. Sur les quais de la Lena à St Pétersbourg (Russie), je rencontre par hasard Patrick et Romaine, deux copains de l'ESCP. Sur le site de Pisac au Pérou, je reconnais un routard suisse rencontré en Afrique du Sud trois ans plus tôt. Sur une île au milieu du Salar d'Uyuni, en haut de l'altiplano bolivien, je me retrouve nez à nez avec le fils d'une voisine d'Annecy. Une fois aussi, je croise sur une plage déserte de Côte d'Ivoire un étudiant que je détestais, et impossible de ne pas le saluer... !

Il paraît que certaines personnes font du star-tourisme, qui consiste à se rendre en un lieu donné quand on sait qu'une célébrité va s'y rendre : homme politique, acteur, présentateur, boys band. Rassurez-vous, je n'ai jamais fait cela. Mais mon chemin a croisé de manière fortuite des gens connus. Attention, voici le seul paragraphe « people » de ce livre d'aventures sauvages !

A Panama, je me retrouve à proximité du président argentin Carlos MENEM, qui entre dans un hôtel, entouré d'un aéropage de jeunes femmes aux robes très colorées. A Buenos Aires, j'attends dans la file d'enregistrement pour Paris, derrière Charlotte GAINSBORG et Yvan ATTAL, qui traitaient avec arrogance les employées d'Air France parce qu'elles refusaient de les surclasser gratuitement en première. A la Paz en Bolivie, je prends des photos d'une place de La Paz où se trouvent quelques militaires quand arrivent le roi d'Espagne Juan Carlos et sa femme Sofia. Toujours dans le registre royal, j'ai croisé la reine Elizabeth à Christchurch, en Nouvelle Zélande, au bras du prince Philippe. Elle passe à deux mètres de moi, sans garde du corps, ce qui me permet de prendre un cliché de près. Je ferais un très mauvais paparazzi, car la photo pourtant prise à bout portant se révéla floue au développement ! Dans les rues de Madrid, je croise l'actrice espagnole Victoria ABRIL, pour qui j'éprouvais un

petit faible. Ne sachant comment l'aborder, je sors l'ultra-classique « J'adore vos films. Vous pourriez me signer un autographe ? » Elle me répond un peu sèchement avec son délicieux accent espagnol « yé né signé yamé d'otograf ». Et, voyant mon air dépité, elle ajoute en souriant « méyéyé té fairre un bissou » en ajoutant l'acte à la parole.

Le plus surprenant se produit à Split en Croatie en 2002. Dans les ruelles étroites de la vieille ville, je bute épaule contre épaule avec un homme assez âgé mais au pas rapide, au crâne rasé et à la tunique orange, suivi de quelques autres accoutrés à l'identique. Je pense qu'il s'agit d'une délégation de moines bouddhistes en visite en Europe, et que le plus vieux ressemble au Dalaï-Lama. Quelques dizaines de mètres plus loin, un homme arrive en courant, une caméra à l'épaule. Je me dis qu'il s'agit du tournage d'un film et que j'ai croisé les acteurs en costume de scène. Je lui demande « vous réalisez un film sur la vie du Dalaï-Lama ? ». Il me répond : « Non, ce n'est pas un film, c'est un reportage. Et c'est vraiment le Dalaï-Lama en visite en Croatie. Et j'ai du mal à le suivre car il marche très vite ! »

Les rencontres déçoivent parfois, ou vous indisposent. Quelquefois, on a envie de prendre ses jambes à son cou et de partir loin.

En Ethiopie, j'ai traversé des villages très reculés. Les enfants me regardaient, me touchaient parfois, et disaient « farann-yo » (« homme blanc » en amharique). Mais une fois, leur nombre a dépassé la cinquantaine, et ils me suivaient en pointant vers moi leur doigt menaçant en criant « farann-yo ». Impossible de m'en défaire. Je dus entrer dans un édifice public pour les semer, et je les entendais encore crier au dehors, comme s'ils allaient me lyncher.

A Moshi en Tanzanie, je m'apprêtais à réaliser l'ascension du Kilimandjaro. Je trouve un agent de voyage ayant un petit comptoir à l'entrée d'une Guest house. L'homme est charmant, il a un beau prospectus, m'explique l'ascension en détails. Je le paie et il me donne rendez-vous le lendemain sur la place centrale. Mais à l'heure dite aucun véhicule ne passe me chercher. Et mon agent de voyage a disparu avec mes 400 dollars. Furieux, je fais un scandale à l'hôtel jusqu'à ce qu'ils me disent où se trouve son bureau. Arrivé sur place, son employée prétend qu'il est parti en voyage et qu'elle ne sait rien de mon affaire. J'attends une heure, très énervé. Rien ne se passe. Je commence alors à retourner les tiroirs du bureau sous les yeux médusés de l'employée. Puis, je renverse une armoire. Et mon homme arrive dans les cinq minutes. Nous nous disputons vertement sous les yeux des voisins qui se regroupent autour de nous, sans que je comprenne s'ils sont avec lui ou pas. Il refuse de me rembourser, prétextant qu'il a déjà dépensé l'argent. Je continue de renverser

un ou deux meubles, et finalement il me rembourse. Et je pars chercher une autre agence, habilitée par l'office de tourisme.

Au Caire, en Egypte, je sympathise avec un vendeur de rue, très agréable, souriant, affable, cultivé, ouvert. Il me propose de passer la nuit chez lui, dans un village de la périphérie. Mais une fois arrivé chez lui, le sympathique Mustafa se transforme en un véritable tyran domestique. Il crie sur sa femme, l'oblige à lui enlever ses chaussures, à nous servir à manger ; il donne une fessée carabinée à son jeune fils qui éclate en sanglots. J'essaie de lui faire part de ma désapprobation. Il me répond d'un ton sec « ici les femmes mangent à la cuisine, et ne parlent pas aux invités. Et les enfants, il faut bien les éduquer ! ». Très mal à l'aise, j'envisage de partir, mais je me dis qu'il faut savoir accepter les différences, ne pas juger trop vite. Plus tard, il me propose d'aller boire dans un bar et de nous payer quelques prostituées. Je refuse et vais me coucher sur le canapé du salon. Il sort seul, et rentre vers 2 heures du matin, ivre, agressif. Il réveille sa femme, commence à la houspiller, puis l'oblige à un rapport sexuel tout en la frappant. Je me demande alors que faire. Intervenir ? Vu son état d'ivresse et son agressivité, je risque un coup de poignard dans l'abdomen. Aller le dénoncer ? Je ne suis pas sûr que la police égyptienne soit très ouverte sur la maltraitance conjugale ou le viol entre époux. Et je doute que sa femme témoigne contre lui, ce qui reviendrait à choisir entre la parole d'un touriste de passage et celle d'un citoyen égyptien bien installé. Sagesse ou lâcheté, je ne dis rien, et pars dès l'aube pour ne jamais revenir.